

Deux ballades
allemandes : à Mlle J.
M. : souvenir d'un
concours / traduites en
vers français par G. M.

Bürger, Gottfried August (1747-1794), Zedlitz, Josef von (Philipp Gotthard Josef Christian Karl Anton Freiherr von). Deux ballades allemandes : à Mlle J. M. : souvenir d'un concours / traduites en vers français par G. M.. 1896.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

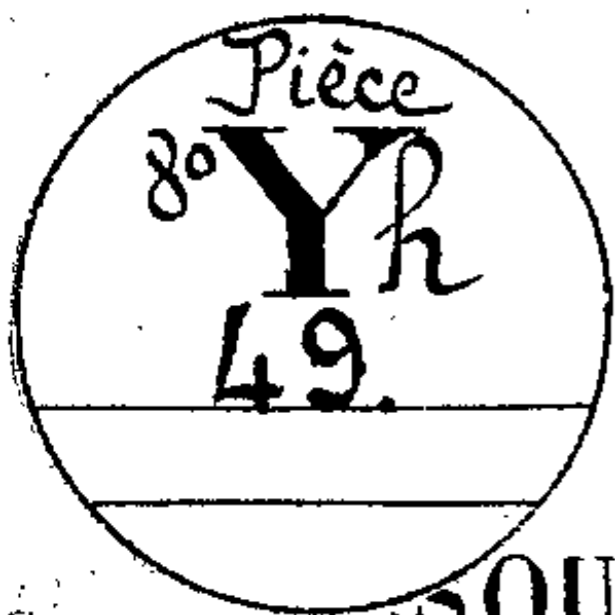
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

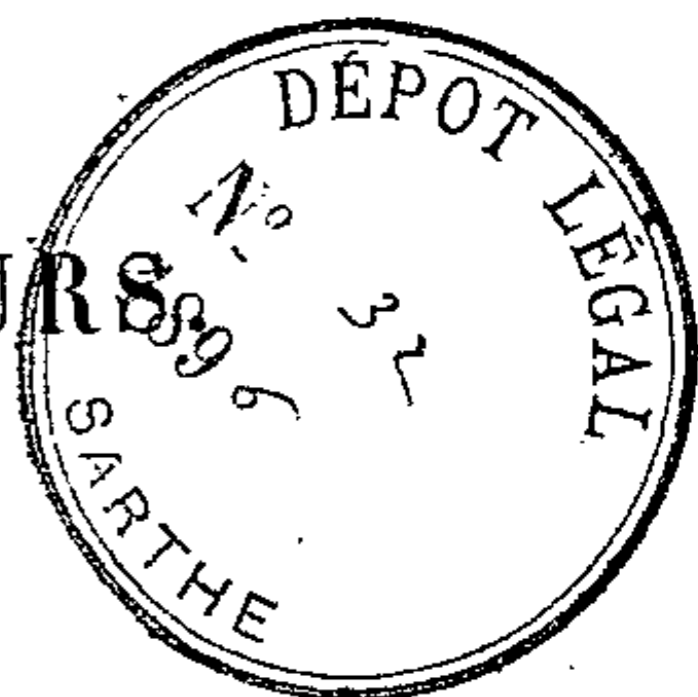
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



A M^ELLÉ J. M.

SOUVENIR D'UN CONCOURS



**DEUX
BALLADES
ALLEMANDES**

TRADUITES
EN VERS FRANÇAIS

PAR
G. M.

LE MANS
TYPOGRAPHIE EDMOND MONNOYER

1896

DEUX

BALLADES ALLEMANDES

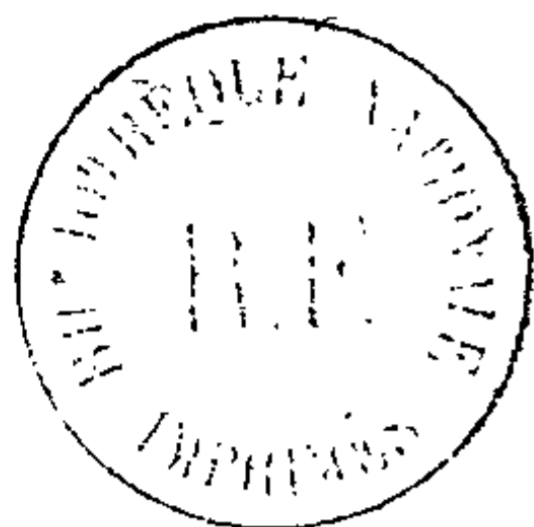
Pièce

8^o Ih

49

A M^{ELLE} J. M.

SOUVENIR D'UN CONCOURS.



**DEUX
BALLADES
ALLEMANDES**

TRADUITES
EN VERS FRANÇAIS

PAR
G. M.

LE MANS
TYPOGRAPHIE EDMOND MONNOYER

—
1896

LÉNORE

Lénoire, rêveuse à l'aurore,
Disait, le cœur plein de chagrin :
« Es-tu mort ou fidèle encore,
« Wilhelm, toi que j'attends en vain? »
Et gémissait tout alarmée.
De Frédéric la grande armée
Devant Prague avait combattu
Et Wilhelm avait disparu.

Enfin le roi, l'impératrice,
Fatigués d'un long désaccord,
Sont d'humeur conciliatrice.
La paix triomphe de la mort.
Et les soldats, chantant victoire,
Parés du vert rameau de gloire,
Tambour battant, clairon sonnante,
Gagnent leurs foyers maintenant.

Dans la plaine et dans la montagne,
Par les chemins, par les sentiers,
Des gens que la joie accompagne,
Jeunes et vieux, vont aux guerriers.
« Louons Dieu ! » dit l'enfant, l'épouse.
« C'est lui ! » dit mainte voix jalouse.
Rien Lénore pour t'apaiser !
Pour toi ni salut, ni baiser !

Parmi les rangs, à l'aventure,
Elle va, fait des questions.
Personne à la triste future
Ne donne consolations.
Puis, quand les troupes sont passées,
Tordant ses boucles enlacées,
Elle tombe sur le gazon
Et se démène sans raison.

Sa mère accourt, se précipite :
« Ah ! Que Dieu nous prenne en pitié !
« Enfant ! Qu'as-tu ? Ton cœur palpète, »
Lui dit-elle avec amitié.
« — Mère, ô mère ! Plus d'espérance !
« Le jour n'est pour moi que souffrance,
« Il n'est en Dieu point de recours !
« Et mon malheur est sans secours !

« — Mon Dieu ! Secours ! Miséricorde !

« Dis un *Notre Père* au Seigneur.

« Dans ce qu'il ôte ou qu'il accorde,

« Aimons sa bonté, sa rigueur.

« — Mère, ô mère ! Plaisanteries !

« Bienfaits de Dieu sont tromperies.

« Que sert, que sert de le prier ?

« De quoi donc me soucier ?

« — Mon Dieu ! Secours ! Elle t'ignore !

« Père ! Soutiens donc ton enfant.

« Par le sacrement que j'honore

« Calme ce chagrin étouffant.

« — Mère, ô mère ! L'ardente flamme

« Malgré tout rongera mon âme.

« Un sacrement ne peut du sort

« Être vainqueur contre la mort.

« — Ecoute, enfant ! Cet infidèle

« Peut-être, sur le sol hongrois,

« Là-bas, d'une foi qui chancelle,

« D'une autre épouse aura fait choix.

« Là-bas, que son cœur se dépense !

« Il n'en aura pas récompense,

« Et son âme, au séjour des morts,

« Brûlera d'un cuisant remords.



« — Mère, ô mère ! Plus d'espérance !
« Tout est perdu, tout est perdu !
« La mort, la mort pour assurance !
« Pour elle ai-je tant attendu ?
« Eteins-toi, flambeau de ma vie !
« Nuit d'horreur, prends moi, je t'envie !
« En Dieu point de compassion !
« Mon mal est sans rémission.

« — Mon Dieu ! Secours ! Dans ta justice
« Ne condamne pas ton enfant.
« Son cœur ici n'est pas complice.
« Pardonne si ta loi défend.
« Enfant ! La terre est servitude,
« Le ciel donne béatitude.
« Ton âme aura félicité
« Et l'époux dans l'éternité. »

« — Mère ! Qu'est la béatitude ?
« O mère ! Qu'est donc Lucifer ?
« Wilhelm n'est pas la servitude,
« Et sans Wilhelm tout est l'enfer.
« Éteins-toi, flambeau de ma vie !
« Nuit d'horreur, prends-moi, je t'envie !
« Sans lui le terrestre bonheur
« Ne saurait séduire mon cœur. »

Ainsi, le désespoir, la rage,
Gonfle ses veines et son front.
A la Providence si sage,
Insensée ! elle fait affront,
Se déchirant mains et poitrine,
Jusqu'à ce que le jour décline,
Jusqu'à ce que dans le ciel bleu
L'étoile d'or montre son feu.

Dehors ! Ecoute ! On tape, on tape.
On dirait le pas d'un cheval,
Un cliquetis d'armes qu'on frappe !
On s'arrête au seuil virginal !
Ecoute, écoute ! La sonnette
Tremble sous une main discrète.
Une voix au son masculin
Traverse la porte soudain.

« Allons ! Allons ! Ouvre chérie !
« Dors-tu, ma belle, ou veilles-tu ?
« Dis si tu ris, si ton cœur prie,
« Si de douleur il s'est fendu ?
« — Ah Wilhelm ! Toi ! Dans les ténèbres !
« Quelle veille et quels pleurs funèbres !
« Ah ! les transes ! l'affreux chagrin !
« Mais dis-moi d'où tu viens enfin !

« — Dans la nuit seulement en selle,
« De Bohême au galop j'accours.
« Parti fort tard, j'ai fait grand zèle.
« Allons ! Suis-moi, chères amours.
« — Ah mon Wilhelm ! Entre et festine
« Le vent mugit dans l'aubépine.
« Viens dans mes bras, mon bien-aimé,
« Chauffer ton corps inanimé.

« — Laisse mugir dans l'aubépine,
« Laisse mugir, laisse mugir.
« Partons ! Mon cheval noir piétine !
« Je sens mon éperon frémir ?
« En croupe ! Allons ! Trousse ta robe !
« Que mon cheval noir nous dérobe !
« Au lit de noce allons heureux !
« C'est cent milles à faire à deux !

« — Le lit de noce est à cent milles ?
« Aujourd'hui veux-tu les courir ?
« Entends vibrer ces sons fébriles,
« Onze coups viennent de férir.
« — Regarde donc ! La lune est belle.
« Suis-moi. Les morts vont vite en selle.
« Nous gagnerons, au clair-obscur,
« Le lit de noce, j'en suis sûr.

« — Mais où donc est le lit de noce ?
« Quelle chambre lui sert d'abri ?
« — Bien loin, dans le froid d'une fosse
« C'est six planches de bois pourri.
« — Pour deux ? — A deux l'on s'y dérobe.
« En croupe ! Allons ! Trousse ta robe.
« Nos invités ont bon espoir
« De bientôt tous deux nous y voir. »

Et légère la fiancée
A pris place sur le cheval.
De sa main de lis convulsée
Elle saisit l'homme fatal.
Rapide comme l'antilope,
Superbe le coursier galope.
Son haleine souffle en courroux,
Et le feu jaillit des cailloux.

Et sur la droite, et sur la gauche,
Prés et champs défilent aux yeux
Du groupe enlacé qui chevauche,
Et tous les ponts tremblent sous eux.
« Aurais-tu peur ? La lune est belle.
« Hourrah ! Les morts vont vite en selle.
« Chérie, aurais-tu peur des morts ?
« — Ah non ! Mais repos à leurs corps. »

Quels sont ces chants, cette musique ?
Pourquoi voltigent ces corbeaux ?
Des cloches ! Et l'hymne mystique
Descendons les corps aux tombeaux !
Ciel ! Un cortège funéraire !
Sur un corbillard une bière !
Les chants, cris rauques de crapauds
Coassent en durs soubresauts.

« En terre le pâle cadavre
« Descend à ces plaintifs accords.
« Allons, sans un penser qui navre,
« Au lit de noce ! Et sans remords !
« Chantres ! D'une voix gutturale
« Célébrez la nuit nuptiale.
« Arrive, prêtre ! Et bénis-nous
« Près du lit de noce à genoux. »

Mais à cet appel le chant cesse ;
Le corbillard s'évanouit,
Puis reparaît avec vitesse
Près du cheval et le poursuit.
Rapide comme l'antilope,
Superbe le coursier galope.
Son haleine souffle en courroux,
Et le feu jaillit des cailloux.

Ah ! quelle fuite ! A droite, à gauche
Passent monts, arbres et buissons,
Sous de légers contours d'ébauche,
Et puis les bourgs, villes, maisons.

« Aurais-tu peur ? La lune est belle.

« Hourrah ! Les morts vont vite en selle.

« Chérie, aurais-tu peur des morts ?

« — Ah ! Laisse reposer leurs corps. »

Des murmures ! Une justice !

Et sous elle danse en tournant

Devant la lune spectatrice

L'ombre agile d'un revenant.

« Ici, revenant ! Viens donc vite,

« Revenant ! Et marche à ma suite.

« Au lit de noce conviés,

« Fais-nous le pas des mariés. »

Le revenant ! Son corps crépite

Quand il rejoint le cavalier.

On dirait le vent qui palpite

Dans les feuilles du coudrier.

Rapide comme l'antilope,

Superbe le coursier galope.

Son haleine souffle en courroux,

Et le feu jaillit des cailloux.

Ah ! quelle fuite au clair de lune ;
Ah ! quelle fuite des lointains ;
Ah ! quelle fuite en la nuit brune ;
Quelle fuite d'astres sereins.
« Aurais-tu peur ? La lune est belle.
« Hourrah ! Les morts vont vite en selle.
« Chérie, aurais-tu peur des morts ?
« — Malheureux ! Laisse en paix leurs corps.

« — Mon noir coursier, le coq rappelle.
« Le sable achève de couler.
« Coursier, voici l'aube nouvelle,
« C'est le moment de desseller.
« Je suis au but et je rallie
« Le lit de noce où l'on s'oublie.
« Rapide est la course d'un mort,
« Enfin nous atteignons le port. »

Dans la course bride abattue
Se dresse une grille de fer.
Un coup de baguette ténue,
Et la serrure éclate en l'air.
Par la porte qui n'est plus close,
Le groupe entre où la mort repose.
Et les astres, brillants flambeaux,
Planent sur les tristes tombeaux.

O surprise ! Dieu je t'invoque !
Sous le cavalier maintenant
Le harnois pend, mauvaise loque.
Quel est ce prodige étonnant ?
Voilà ce que cachait l'armure :
Une tête sans chevelure,
Des membres réduits à des os,
Le sablier avec la faux.

Le coursier se cabre et s'ébroue ;
Ses quatre pieds lancent des feux,
Et sous l'amante qu'il secoue,
Il plonge dans le gouffre affreux.
Aux cris de l'air lorsqu'il succombe
Répondent des pleurs dans la tombe !
Le cœur de Lénore se tord,
Hésitant entre vie et mort.

Et les esprits, au clair de lune,
Formant une ronde à l'instant,
Pour consoler son infortune,
Dansent autour d'elle en chantant :
« Sois calme, si ton cœur se brise,
« De peur que le ciel ne te nuise
« Maudis du corps la volupté,
« Ton âme aura l'éternité. »

Bürger.